A mi-parcours

Je me souviens très bien de cette journée du 31 décembre 2012 où j'étais allé skier du côté de la Thomassette. C'était la première fois que je pratiquais les pistes de fond de ce centre nordique, chose qui en étonnera plus d'un, en supposant que je puisse intéresser qui que ce soit, ce qui ne rentre pas dans l'ordre des probabilités les plus évidentes. Il faut comprendre que pour nous autres du bout aval de la Vallée, le Risoud ou le Mollendruz sont plus proches, d'où cette ignorance des pistes de la commune du Chenit, exceptées bien entendu celles du Marchairuz qui sont les dernières praticables au printemps, nous offrant encore en fin de saison la jouissance d'une dernière neige skiable.

Pistes par ailleurs excellentes par leur dénivelé, mais non pas par l'état du jour, plutôt gelées, avec de bons passages sur les faux-plats, par contre la difficulté des descentes situées en plein cœur de la forêt, ayant pris le parcours à rebrousse-poil.

On croise du monde. Et bien entendu ce sont toujours les mêmes, qu'on verra aussi peut-être sur la glace du lac, sportifs accomplis, de mon âge ou plus, mais d'une toute autre dégaine, corps longiligne, grandes jambes musclées, bref, taillés pour ce sport, habillés en conséquence, possesseurs d'un matériel haut de gamme et ne négligeant aucune bonne journée pour s'entraîner. Des craks, voudrais-je dire, si ce nom n'était tombé en désuétude depuis belle lurette. En tout cas des gars qui ne se laissent pas aller, sans trace aucune de ce léger embonpoint ou de ce petit ventre qui vous pénalise plus que vous ne sauriez le croire.

J'établis toujours des comparaisons, lointain orgueil, vanité persistante, afin de savoir où me placer dans l'échelle de tous ces sportifs qui hantent nos pistes avec cette souplesse et cette énergie qu'on leur envie. Pas très haut. Malgré tout amoureux de la neige, et de plus en plus, persuadé qu'elle offre des plaisirs inénarrables, ceux-ci simples certes, mais à notre juste mesure. Et c'est là aussi que l'on peut prendre conscience à quel point il est beau de pouvoir se mouvoir sans trop de peine, et quelque soit le temps qui ait passé sur une longue carrière de sportif en devenir !

C'est alors que je compris, avec étonnement, mais en même temps avec une émotion particulière, que depuis que le ski avait été promu à la Vallée de Joux, date fixée à 1896 selon les chroniqueurs locaux, que j'avais fait très exactement moi-même avec mes diverses expériences dès la prime enfance, la moitié du parcours de cette tranche d'histoire locale. Ce qui ramenait mes premières tentatives, ne parlons pas ici d'exploits, à 1954. En réalité, si mes souvenirs ne me trompent pas, il me faut reculer d'une ou deux années pour trouver le millésime exact où j'aurais mis des skis pour la première fois. Alors un groupe O.J. naissait aux Charbonnières sur lequel longtemps je calquerais ma propre histoire.

Mais n’allez surtout pas croire que ces premiers pas sur la neige me rendirent heureux. Au contraire, je connus la galère, et embarqué en celle-ci pour de nombreuses années où le ski me fut aussi désagréable qu’une rage de dent. La faute, d’une part à des facultés sportives très modestes, voire insignifiantes, d’autre part au matériel toujours rendu que l’on me refilait après que mes deux frères l’ait usé jusqu’à la dernière fibre. Avec celui-ci, honnêtement, impossible de skier, et surtout de faire un virage. Skis sans arrêtes, formes ravagées, la ligne droite sur dix mètres, à peine, et puis pour m’arrêter, puisqu’impossible de partir ni à gauche ni à droite, la plantée. Immanquablement. Avec en même temps de la neige dans la bouche et dans le nez en même temps que dans les oreilles et le bonnet introuvable !

On aura l’occasion de revenir sur cette bien triste période de mon existence, qui prête peut-être à sourire aujourd’hui, mais en son temps dévastatrice pour le garçon aussi sensible et timoré que j’étais.

Mais aujourd’hui apparemment cette vieille et pitoyable époque était loin derrière. Même plutôt devenue avec le temps, pour moi qui sus m’en souvenir quelques secondes, une motivation supplémentaire à ne pas me laisser aller, tout au contraire, à envisager après plus de soixante ans de pratique, comme une renaissance. A retrouver dans cet exercice, comme si c’était la première fois, et par un matériel plus ou moins adéquat, par une forme acceptable, et qu’importe enfin la qualité intrinsèque du style, une joie fort peu éloignée de la volupté.

La moitié de l’histoire du ski à la Vallée de Joux que j’avais ainsi connue. Ce sentiment me rendait heureux, et quelque part très fier, à la limite presque regonflé à bloc, comme si j’avais connu tout au long de ce laps de temps des épisodes hauts en couleur alors qu’il n’en était rien, efforts toujours accomplis dans la modestie de ma solitude et dans l’ignorance des vastes et prodigieuses équipées. Je n’avais ainsi pas lâché prise après des débuts si difficiles, je m’étais accroché sans trop savoir pourquoi, j’avais peu à peu, à cause très certainement d’un matériel moins rudimentaire, pu regagner le peloton duquel pourtant je n’émergerais jamais. Mais être parmi les siens, n’est-ce pas déjà quelque chose ?

Et chose plus incroyable me semblait-il, pour un parias du ski régional, j’en étais aujourd’hui quelque part l’historien. En ce sens qu’il me plaisait de retrouver ces lointaines débuts, où des hommes courageux, très vite rejoints par des femmes qui ne voulaient nullement laisser jouir seuls leurs compagnons des joies de ce nouveau sport, achetaient les premières lattes de la région et allaient s’exercer sur les pentes modestes des environs des villages. Et cela sous l’œil narquois des habitants qui ne prédisaient aucun avenir à ce nouvel amusement, au contraire, ne voyaient en ce sport si fraîchement débarqué que des gamineries indignes de gens sérieux.

Leurs rires se terniraient vite. Au point même qu’un jour, très rapidement, tout sentiment de dérision ravalé, ils rejoindraient la vaste cohorte des skieurs

qui se plairait, les dimanches, à monter au Marchairuz et à en redescendre dans des équipées dignes des meilleurs souvenirs.

Mais pour l'heure, il s'agissait d'oublier ces très vieux passés et d'entamer une descente quelque peu gelée, et comme il ne convenait pas de gêner des skieurs qui viendraient quant à eux dans le bon sens, il devenait nécessaire de freiner en diable, ce qui, avec des skis de fond, pour peu que la piste ne soit pas très régulière, n'est pas un exercice des plus faciles.

Et ne va surtout pas te casser la gueule, imbécile et prétentieux que tu es resté après toutes ces années!